

Faut-il décoloniser l'anarchisme ?

Marianne Enczell

LES EXPRESSIONS « POST-COLONIAL » ET « DÉCOLONIAL » FONT COULER beaucoup d'encre dans les universités, beaucoup de salive dans des assemblées militantes ; elles posent la question de savoir si et comment l'Occident colonisateur a construit et continue de construire l'« Autre » colonisé•e ou racisé•e (généralement issu•e de peuples ou groupes anciennement colonisés). La décolonisation n'a évidemment pas fait disparaître la « colonialité », les ségrégations, les inégalités dont pâtissent ces « Autres ». C'est surtout aux États-Unis que sont apparus des courants se revendiquant de « l'anarchisme post-colonial », notamment parmi les *Anarchist People of Color* (APOC).

Questions de société actuelles, mais qui contestent souvent l'héritage des Lumières, considérées comme responsables de l'hégémonie de l'Occident, de l'universalisme opposé aux différences culturelles, d'une histoire mensongère. Les anarchistes critiqueraient les luttes de libération nationale des peuples colonisés, confondant cette forme de nationalisme avec la construction de nouveaux États, ignorant les traditions libertaires des peuples indigènes. Ils poseraient ainsi une hiérarchie dans les oppressions et les discriminations. Je caricature, probablement, mais c'est ce qui ressort des textes que j'ai pu lire.

Plus raisonnable, l'éditorial d'un numéro des *Nouvelles Questions féministes*¹ : « Le "post" signifie-t-il qu'il faut mettre l'accent sur le fait que la colonisation est du passé ("c'est fini tout ça") ? Ou sur le fait que la colonisation a eu lieu, et que le cours de l'histoire a été changé de façon irréparable ? Indique-t-il le maintien de liens de subordination entre les ex-métropoles et les ex-colonies ? En réalité, aucune de ces ambiguïtés ne peut être levée, et c'est sans doute ce qui fait le succès du mot. »

Lors de la fondation de l'Association internationale des travailleurs, en 1864, la solidarité avec la lutte des indépendantistes irlandais (les Fenians) avait été un élément essentiel. Un peu plus tard, les anars se rappellent le soutien de Louise Michel, déportée en Nouvelle-Calédonie, aux luttes des Canaques, les meetings de protestation contre la répression à Cuba ou aux Philippines avec Charles Malato, Tarrida del Marmol, Rudolf Rocker... J'ai voulu aller voir de plus près ce qui s'est passé, ici et ailleurs, dans une période de définition et de développement du mouvement anarchiste et de luttes d'émancipation dans les colonies.

Avant d'aborder ce thème, je reconnais que je ne savais rien de Shibli Shumayyil ni d'Isabelo de los Reyes ; Har Dayal était pour moi un nom aperçu dans les livres de Paul Avrich ou de Guy Aldred, Dhan Gopal Mukerji celui d'un auteur de livres d'enfants !

INVERSER LE POINT DE VUE

Dans le discours actuel sur le néocolonialisme et les traces d'attitudes colonialistes, le risque de révision de l'histoire est présent. La revue milanaise *A Rivista anarchica* a publié récemment plusieurs interventions au sujet du supposé « orientalisme » des anarchistes italiens en Égypte, nombreux à vivre au Caire et à Alexandrie entre 1880 et 1914². Tout comme les autres colons, la plupart d'entre eux considéraient les indigènes avec condescendance : soumis, ignorants, indifférents à leur vie de privations.

Si l'on s'en tient aux textes anarchistes italiens de l'époque, c'est en effet l'image que l'on peut en retirer. Mais le point de vue est étroit : comment les idées anarchistes et les activités des militants ont-elles été perçues par la population locale ?

C'est la question que s'est posée l'historienne Ilham Khuri Makdisi, qui a étudié des revues en arabe et la vie quotidienne des intellectuels et prolétaires d'Égypte et du Liban à l'époque de la *Nahda*, la Renaissance arabe³. Et le tableau qu'elle dresse est bien différent. Elle constate qu'il

« semble bien que les anarchistes et les socialistes italiens aient établi le contact avec plusieurs personnes en dehors de la communauté italienne : pour commencer, ils publièrent et distribuèrent

des tracts anarchistes et socialistes multilingues, combinant l'italien avec le grec, l'arabe, le ladino ou le français ».

« La Nahda était une facette d'un plus grand projet réformateur, conçu et mis en place par les acteurs locaux – gouverneurs, administrateurs et bureaucrates aussi bien qu'intellectuels – dans tout l'Empire ottoman et spécifiquement en Syrie et en Égypte à la fin du XIX^e siècle. Ce mouvement réformateur, qui était tant local qu'impérial, visait à moderniser l'État et les structures sociales afin de rattraper l'Europe et à défendre l'Égypte et l'Empire ottoman contre l'hégémonie européenne. [...] Le radicalisme et la gauche, tels qu'ils prirent forme en Égypte, furent inextricablement liés à cette vague de globalisation de la fin du XIX^e siècle, comme ils le furent dans plusieurs villes du « Sud ». Dans des villes aussi distantes que Buenos Aires, Alexandrie, Bakou et Calcutta, l'agrégat radical se ressemblait de manière frappante, et les thèmes abordés par les radicaux étaient abordés avec le même vocabulaire pour exprimer une vision de l'ordre social et international qui, finalement, se rejoignait malgré les frontières. Articles, brochures, pièces de théâtre et chansons discutaient de politique et de réformes sociales, préconisant la journée de huit heures, le droit à la grève, la nécessité de la syndicalisation, la redistribution des richesses, l'abolition de la propriété privée, ou du moins la redistribution des terres parmi les paysans, l'éducation populaire gratuite et les cours du soir pour des ouvriers. »

Parmi les lectures diffusées et appréciées, elle cite notamment Tolstoï, Kropotkine, Bakounine, Reclus, Gorki. Cafés et théâtres sont des lieux de socialisation qui favorisent les échanges culturels et politiques. Toutefois, l'auteure propose une conclusion modérée :

« Il ne s'agit pas ici de peindre une image faussement idyllique des relations interethniques ; néanmoins, et bien que l'interaction et la convivialité entre ouvriers indigènes, migrants et immigrés eût très certainement ses limites, et que le racisme fût une réalité indéniable, il n'en demeure pas moins que les voies de communication et surtout le partage d'idées radicales et de tactiques militantes, locales ou internationalistes étaient nombreux. »

DÉCALER LE REGARD

Cette période d'essor de l'anarchisme et du socialisme est aussi une période de luttes de libération dans nombre de colonies, anglaises et espagnoles surtout, ou de pays sous domination tsariste, comme l'évoque Khuri Makdisi. Benedict Anderson a étudié le cas des Philippines⁴.

Arrivant à Madrid en 1882 pour y faire des études, José Rizal (1861-1896), « héros national » aux Philippines à titre posthume, s'étonna d'être pris « pour un Chinois, un Japonais ou un *Americano*, puisque son pays était presque inconnu en Europe ». Dans ce pays lointain, « la hiérarchie raciale solidement implantée dans les lois, le système des impôts et les codes somptuaires étaient de la plus haute importance pour tous les membres de la société coloniale philippine ». Les étudiants de Madrid fondent en 1887 un journal qui devrait abolir ces différences, sous le beau titre de *La Solidaridad*. Rizal écrit alors à un ami en Autriche⁵ :

« Nous devons tous faire des sacrifices pour la politique, même si nous n'en avons pas envie. Les amis qui s'occupent de notre journal à Madrid l'ont compris. Ce sont de jeunes créoles, métis et malais ; nous nous appelons seulement Philippines. »

On nous appelle Chinois, nous nous nommons Philippines, dit-il : le nom de la colonie devient étendard de l'émancipation.

Isabelo de los Reyes (1864-1939), qui sera qualifié de « père de l'indépendance » des Philippines, est né au nord de l'île de Luçon, en pays ilocano. Élevé chez les frères, et bien qu'il ait été jusqu'à l'université (la seule université de toute l'Asie de l'Est et du Sud-Est, dominicaine), il vouera aux « Ordres » une haine féroce. Il se passionne en revanche pour cette nouvelle science qu'est l'étude du folklore, et publie *El folk-lore filipino* en 1887. Il « pensait bel et bien, écrit Anderson, apporter les lumières d'une Europe moderne jusque dans les ténèbres intellectuelles de ce régime colonial ». Son livre présente essentiellement le *savoir populaire* de son peuple, les Ilocanos ; mais il a lu les folkloristes espagnols et tire de nombreux parallèles⁶.

«Pour être sûrs que leurs hôtes ne s'imposeront pas trop longtemps, les Ilocanos mettent du sel sur les chaises des invités. Les

Espagnols posent un balai contre la porte, les Portugais mettent une chaussure sur un banc, ou bien jettent du sel sur le feu. [...] En Castille comme à Ilocos, il faut jeter sur le toit les dents qu'on a perdues, si l'on veut qu'il en pousse de nouvelles. »

Qui est le sauvage de qui ? La question ne se pose pas en ces termes : tous les peuples ont un savoir populaire, ils ont des chaises et du sel, des dents de lait et des chats dans les maisons.

Isabelo de los Reyes se consacra par la suite au journalisme ; l'insurrection de 1896 aux Philippines, qui fut réprimée dans le sang, l'aurait pris par surprise, mais il la défendit vigoureusement dans des discours et des publications. Arrêté, il fut déporté à Barcelone avec d'autres rebelles philippins. En prison à la forteresse de Montjuich, il y rencontra des détenus anarchistes et fédéralistes comme Federico Urales, Ramon Sempau, Ignacio Bo y Singla. Il put discuter, lire, ce qui lui ouvrit les yeux⁷.

« Je donne, écrivit-il plus tard, ma parole d'honneur que ce sont ceux qu'on appelle anarchistes, nihilistes ou encore de nos jours bolcheviques qui sont les véritables sauveurs et les défenseurs désintéressés de la justice et de la fraternité internationale. Lorsque les préjugés de notre époque à l'impérialisme moribond auront disparu, ce seront eux que nous placerons sur nos autels. »

Libéré, il travailla quelque temps en Espagne puis retourna aux Philippines en 1901, chargé de livres – Voltaire, Darwin, Marx, Kropotkine, Malatesta – où il créa la première organisation ouvrière, la Unión obrera democrática, et publia l'hebdomadaire *La Redención del obrero*, rédigé en espagnol et en tagalog, donnant des nouvelles du mouvement ouvrier dans le monde⁸.

Le syndicalisme comme base de l'émancipation, l'autonomie ouvrière comme outil pour chasser le colon. À l'autre bout de l'empire colonial espagnol, un développement analogue s'est produit à Cuba vingt ans auparavant. Le créole Enrique Roig San-Martin (1843-1889), ouvrier cigariier, y a fondé le *Centro de Instrucción y Recreo* de Santiago de Las Vegas en 1882, afin de préconiser l'organisation des travailleurs et distribuer la littérature anarchiste espagnole. Le Centre acceptait tous les Cubains, « indépendamment de leur statut social, de leur tendance politique et

des différences de couleur ». Plusieurs journaux syndicalistes et anarchistes y connurent une importante diffusion⁹.

Fernando Tarrida del Marmol, lui aussi né à La Havane mais arrivé jeune en Espagne, ne cessa de dénoncer le régime répressif espagnol dans les colonies, les détentions de militants¹⁰ :

« Leurs procédés sont toujours les mêmes, la torture, les exécutions, les calomnies. Si le malheureux qu'ils veulent pendre demeure à Cuba, c'est un flibustier ; si c'est dans la Péninsule, un anarchiste ; si c'est aux Philippines, un franc-maçon. »

A MAJUSCULE, A MINUSCULE

Maia Ramnath, historienne, militante et artiste aux États-Unis, est retournée au pays de ses pères (comme on dit) pour mieux comprendre ses origines et ses engagements, pour « explorer une tranche d'histoire de l'Asie du Sud-Est à la loupe d'une analyse anarchiste »¹¹. Pour ce faire, elle distingue finement l'anarchisme avec majuscule, l'anarchisme historique, inscrit dans le courant de



Sculpture d'Anne-Emmanuelle Micucci.
marginarts.wordpress.com

la gauche occidentale, et une notion de l'anarchisme entendu comme une tendance à refuser la concentration du pouvoir et les hiérarchies, à valoriser l'autodétermination, la pratique de la liberté et de l'égalité, de l'individu et de la diversité, à identifier enfin les formes que prend la domination et les dimensions de l'émancipation. Ces tendances sont présentes à son avis dans l'histoire de la région.

« Mes mondes politique, éthique et intellectuel, écrit-elle, ont longtemps tourné dans l'orbite d'une double étoile de l'anarchisme et de l'anticolonialisme. Chercher à expliquer leur relation implique deux éléments : comment une perspective anarchiste affecte-t-elle notre compréhension d'une histoire de l'anticolonialisme, et comment une perspective anticoloniale affecte notre compréhension d'une histoire de l'anarchisme. »

Elle s'attache surtout à présenter des penseurs et des militants radicaux indiens, ayant pour la plupart vécu ou étudié dans d'autres parties du monde, sur une plus longue période qu'Ilham Khuri et Benedict Anderson, puisqu'elle va jusqu'à nos jours ; mais dans cette région du monde c'est aussi la période de 1900 à 1914 qui vit le développement des idées radicales et anticoloniales. À cette époque :

« Paris était un creuset sans égal d'échanges entre des mouvements modernistes, libéraux, de gauche, anarchistes, nationalistes et internationalistes chinois, japonais, turcs, égyptiens, libanais ou philippins. Des exilés de toute l'Asie et de l'Empire ottoman y trouvaient refuge. Les Indiens nouèrent des liens particulièrement forts avec les Égyptiens. Mais c'est l'importante population d'exilés politiques russes, toutefois, que les Bengalis prirent pour principale source d'inspiration et de formation technique et organisationnelle. Ils admiraient l'efficacité de ces révolutionnaires et voyaient dans leurs appels intransigeants en faveur de l'émancipation de l'autocratie impériale des analogies avec leur projet. »

Une galerie de portraits de Calcutta à Londres, où l'on croise des « propagandistes par le fait », des militants révolutionnaires (*Swadeshi*), des éditeurs de journaux scientifiques subversifs, des

anarcho-syndicalistes... Pour prendre un seul exemple, Har Dayal est un personnage fascinant¹². Né à Delhi, il obtient à 20 ans, en 1905, une bourse pour étudier à Oxford, mais il quitte l'université avant d'avoir obtenu son diplôme, refusant l'aide d'un gouvernement illégitime dans son pays :

« Pourquoi le désir de liberté nationale et individuelle, considérée comme la vertu sociale suprême chez les Anglais, est-il qualifié de folie et de sédition quand c'est un Indien qui l'exprime ? »

De retour à Calcutta, il y publie des articles où s'affinent ses critiques du colonialisme et son projet d'émancipation. La colonisation « psychologique », qui met ses victimes dans une position constante d'infériorité, mène selon lui le peuple à collaborer pratiquement à sa propre subordination. Pour se sortir de l'esclavage, il faut passer par les trois étapes de l'éducation, de la révolution et de la reconstruction.

Après quelque temps de vie ascétique et recluse, Har Dayal s'installe en Californie, où il obtiendra un enseignement de la philosophie indienne à l'Université de Stanford. Il lit Tolstoï, s'enthousiasme pour le Partido liberal mexicano de Ricardo Flores Magón, devient secrétaire de la section IWW d'Oakland. Ayant reçu un lopin de terre, il y crée l'Institut Bakounine pour y accueillir et y former les membres de son mouvement, Ghadar (« Mutinerie »). Le mouvement compte jusqu'à 6000 adhérents qui distribuent leur journal homonyme de Panama à Marseille, de Bombay à Rangoon ; il semble qu'il ait été lu par des révolutionnaires perses, turcs, russes, égyptiens, irlandais...

En 1914, Har Dayal fut expulsé des États-Unis et vécut longtemps en Europe du Nord. Comme d'autres révolutionnaires indiens, il cherchait à combiner une philosophie bouddhiste avec l'action directe contre les colons et la non-coopération, qui ne fut pas toujours non-violente.

VIVRE ENSEMBLE

En Égypte et en Syrie, les idées anarchistes et socialistes influencent le mouvement de la renaissance arabe ; aux Philippines, elles sont présentes dans les luttes d'émancipation ; en Inde, elles se

combinent avec des religions et des cultures locales ; à Cuba, l'organisation ouvrière sert aussi à résister à la main de fer coloniale. Celles et ceux qui ont transmis et partagé les idées anarchistes et socialistes dans les pays considérés, entre 1880 et 1914, sont à la fois des enfants des Lumières, par leur formation scolaire et universitaire, et des personnes implantées dans leurs langues et les traditions de lutte locales. Ils apprennent l'allemand pour lire philosophes et ethnologues, ils fréquentent les cafés et les faubourgs d'Europe et d'Amérique, ils travaillent dans les bibliothèques, fabriquent des explosifs, organisent les ouvriers agricoles.

Quatre exemples anciens d'échanges transnationaux, de solidarités, de lectures croisées, qui ont enrichi la pensée et l'action, et qui peuvent faire écho à des préoccupations et des sensibilités actuelles. Le rapport a toujours été complexe entre anarchisme, anti-colonialisme et luttes de libération nationale¹³ ; pour la France, le cas de l'Algérie est bien documenté – mais essentiellement du point de vue des militants français. Les ouvrages commentés ici proposent une autre perspective ; ils ne se réfèrent pas strictement au mouvement anarchiste proprement dit mais en cherchent des traces, des signes, des traductions. Il en va sans doute de même pour la Chine, le Japon, les pays andins, par exemple. Nous ouvrir à ces histoires, à ces expériences, est sans doute une bonne manière de « décoloniser l'anarchisme » – et d'aller vers des temps heureux.

« Ne verra-t-on jamais renaître ces temps heureux où les peuples ne se mêlaient point de philosopher, mais où les Platon, les Thalès et les Pythagore épris d'un ardent désir de savoir, entreprenaient les plus grands voyages uniquement pour s'instruire, et allaient au loin secouer le joug des préjugés nationaux, apprendre à connaître les hommes par leurs conformités et par leurs différences et acquérir ces connaissances universelles qui ne sont point celles d'un siècle ou d'un pays exclusivement mais qui, étant de tous les temps et de tous les lieux, sont pour ainsi dire la science commune des sages ?¹⁴ »

134 • FAUT-IL DÉCOLONISER L'ANARCHISME ?

Notes :

1. « Sexisme, racisme, et postcolonialisme », NQF vol. 25, n° 3, 2006.
2. Dans ses numéros 416 (mai 2017) et 417 (juin), accessibles en ligne sur le site arivista.org/.
3. Ilham Khuri Makdisi, *The Eastern Mediterranean and the Making of Global Radicalism, 1860-1914*, Univ of California Press, 2010 (thèse, 2003). Les citations proviennent de son article « Intellectuels, militants et travailleurs : la construction de la gauche en Égypte, 1870-1914 », *Cahiers d'histoire* 105-106, 2008. Dans le même numéro, voir Anthony Gorman, « Socialisme en Égypte avant la Première Guerre mondiale : la contribution des anarchistes ».
4. Benedict Anderson, *Les bannières de la révolte : Anarchisme, littérature et imaginaire anticolonial, la naissance d'une autre mondialisation* ; traduit de l'anglais ; La Découverte, 2009.
5. *Ibid.*, p. 73. Par la suite, Rizal écrira deux romans, dont Anderson fait l'hypothèse qu'ils ont été fortement influencés par les idées et les attentats anarchistes et nihilistes des années 1880 ; mais c'est là une autre histoire.
6. *Ibid.*, p. 28.
7. *Ibid.*, p. 218.
8. La collection peut être consultée sur le site <http://hemerotecadigital.bne.es/>.
9. Voir Frank Fernandez, *L'anarchisme à Cuba*, Paris : éditions CNT-RP, 2004, malheureusement dans une traduction un peu boiteuse.
10. « Le problème philippin », *La Revue Blanche*, décembre 1896.
11. Maia Ramnath, *Decolonizing anarchism : an antiauthoritarian history of India's liberation struggle*, Oakland, AK Press, 2011.
12. Voir aussi de Maia Ramnath *Haj to Utopia : How the Ghadar movement chartered global radicalism and attempted to overthrow the British Empire*, California World History Library, 2012. Compte rendu dans la revue égyptienne *Bidoun* 27, été 2012, <http://bidoun.org/issues/27-diaspora>
13. Voir par exemple le numéro 8 de *Réfractations*, Fédéralisme et autonomie, 2002.
14. Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), note 10.